En vie [Eugène Savitzkaya]

Autor(en): **Meizoz, Jérôme**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **32 (1995)**

Heft 1207

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NOTE DE LECTURE

Savitzkaya domestique

«Méthodiquement, je vis avec grand plaisir, légèreté, épouvante.»

RÉFÉRENCES

Eugène Savitzkaya, *En vie*, Paris, Les Editions de Minuit, 1995. A signaler aussi la réédition chez le même éditeur de *La Disparition de maman* (1982).

Cela fait presque vingt ans et une quinzaine de livres que, de Liège, Eugène Savitzkaya donne régulièrement à ses lecteurs «des précisions sur l'état de sa chair». *La Traversée de l'Afrique*, *Sang de chien* ou *La Disparition de maman* nous avaient déjà accoutumés à des lieux étranges, des domaines, terrains vagues, bâtisses à la géographie aussi incertaine que l'imaginaire du personnage qui y évoluait. *En vie* explore aujourd'hui un espace plus restreint: la maison du narrateur.

Il y a une énorme réserve symbolique attachée au thème de la «maison» et Savitzkaya en épelle tous les possibles. Le quotidien et ses gestes sont ici déconstruits de façon à faire émerger l'importance des actions les plus banales. Descriptions minutieuses: rituels d'entretien, d'ordre, de nettoyage, de préparation des nourritures. Il s'agit toujours de préserver à l'intérieur la chaleur, la nourriture, la place des objets: la tâche devient démiurgique d'être pareillement détaillée. Voué aux tâches ménagères, le narrateur prend également soin des enfants, Marin et Louise. On pourrait définir cette maison comme un organisme livré à l'entropie, où l'énergie et l'ordre se dégraderaient de manière irréversible sans gestes réparateurs: «Il n'y a pas qu'une seule manière de ranger, mais des milliers, toutes nécessaires pour structurer et baliser l'existence de la maison qui est, bien avant de paraître un agencement de portes, de fenêtres et de murs, un grand système d'alvéoles.».

Ecrire, cuire, nettoyer

Ces gestes de restauration, de sauvegarde, le narrateur les accomplit parallèlement à son travail d'écriture dont ils deviennent l'écho. L'écriture se distingue à peine des autres activités, elle est aussi absurde et inévitable que les gestes répétés de la cuisson ou du nettoyage, qui tous ont pour but d'affronter la pourriture – ce livre tient en quelques odeurs insistantes – et la saleté. Ainsi la vaisselle: «Il y a urgence à accomplir cette tâche immédiatement après le repas afin de se préserver de la vision violente et tout à fait antidigestive de la corruption flagrante d'un enchantement. Il faut faire disparaître l'onctuosité et les saveurs avant qu'elles ne se mettent à puer, à noircir et à sécher. Cette tâche ne peut revenir qu'à l'un des mangeurs qui, en un tournemain, évitera le désastre. C'est qu'il faut retourner aux limbes, se donner la chance d'un renouvellement du festin. Après chaque repas, je lave la vaisselle afin de reculer le point de décomposition de la chair et de la grâce.» Chacune des manipulations diurnes est l'occasion d'une question d'ordre métaphysique, mais traitée dans les limites de ce que le corps et la matière peuvent révéler. Le narrateur répond ainsi au «Qui suis-je?» des philosophes: «Né de chair et de chair nourri, ne produisant que de la chair, putride et émouvant, mais connaisseur du feu et dressant le bleu des fumées contre le bleu du ciel, comme des cobras, des cordes à nœuds disparaissant dans les nuages (...)». Cuisiner ou écrire, par exemple, ce n'est que donner forme au lieu habité: «Le cuisinier domestique (...) n'est que le simple transcripteur temporairement culinaire de l'esprit de la maison. Ne lui est demandée que la prompte réussite, à heure précise, de la transcription. A chacun son rôle. Maître queux, maître d'œuvres, hautes ou basses.». Comment ne pas penser à *Polenta* (1980) de Jean-Marc Lovay, où l'obsession ménagère, les gestes de la cuisine, les tissus lavés et séchés dans la hutte, les odeurs, suffisent à assourdir et structurer les angoisses des personnages?

Bonheur et décrépitude

Dans le jardin enfin, le narrateur voit œuvrer de concert le mort et le vif, qui laissent cependant une place au «bonheur»: «Je suis sous le figuier et sous le frêne. Et je vois ce qui va mal et ce qui va de soi. Je suis dans le verger d'herbe fine, tombé parmi mes dépouilles, absolument dépossédé, pourri et sec parmi les pommes pourries et sèches. C'est mon jardin parce que je peux y reconnaître une certaine quantité de signes qui sont autant de proclamations de mon prochain anéantissement et, en attendant, de mon incurie, de ma décrépitude et aussi de mon bonheur. C'est mon jardin parce qu'il est à l'intérieur de moi et qu'il faudra malgré tout que je le rende. Brusquement, tous les signes m'échappent, car j'ai omis de les rafraîchir et de les alimenter.»

Les mots eux-mêmes, les balises de l'expérience, sont régis par une même économie de la survie provisoire. Ils prennent leur place dans le circuit naturel de la composition et de la décomposition. Malgré leur incertitude, leur fragmentation, leur rôle subalterne dans le système domestique, qu'on ne s'y trompe pas, eux aussi maintiennent le corps *en vie* : «Le dragon, mon contemporain, m'a dit que les phrases agissent comme des formules magiques. On les compose vaille que vaille et on les range en pensant qu'elles pourront servir un jour. Commençons par ne parler de rien, nous finirons par tout dire.» ■

Jérôme Meizoz